

Le guide de la famille parfaite Les banlieuseries de Ricardo Trogi

Ismaël Houdassine

Numéro 328, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houdassine, I. (2021). Le guide de la famille parfaite : les banlieuseries de Ricardo Trogi. *Séquences : la revue de cinéma*, (328), 23–23.



LE GUIDE DE LA FAMILLE PARFAITE

LES BANLIEUSERIES DE RICARDO TROGI

ISMAËL HOUDASSINE

On pensait que *Le guide de la famille parfaite* allait être la vraie comédie populaire de l'été présentée en salle en temps de pandémie de COVID-19. C'est dire si on l'attendait de pied ferme pour enfin se dilater la rate. Mais cette nouvelle proposition estivale signée Ricardo Trogi est en fait un véritable drame familial qui ne dit pas son nom. Ambiance souvent anxiogène et réflexion cynique sur l'échec de la parentalité : l'œuvre est malheureusement alourdie par un récit moralisateur dépourvu de réelle drôlerie. Ricardo Trogi n'est pas connu pour offrir des propositions aussi ampoulées. Hélas, celle-ci manque profondément de tonus.

On sait le réalisateur québécois, derrière l'excellent *Québec-Montréal*, capable de trouver la bonne note lorsqu'il s'agit de décortiquer les questionnements existentiels avec simplicité et légèreté. La preuve est dans sa trilogie numérotée à teneur biographique dont il prépare déjà un quatrième chapitre. Si *1981*, *1987* et *1991* sont jusqu'ici les trois films les plus réussis de sa carrière, c'est qu'il a su trouver le ton juste et le bon rythme dans sa mise en scène, l'ensemble porté par une distribution attachante, Jean-Carl Boucher en tête. Autant de qualités qu'on ne retrouve pas dans le septième long métrage de Trogi, même si, dans ce film, Jean-Carl Boucher offre à nouveau une participation bien sentie — mais trop courte — dans la peau caricaturée d'un millénial allergique au moindre effort professionnel. En fait, Trogi

semble plutôt avoir voulu copier les recettes du *Mirage*, une de ses précédentes productions à succès, sortie en 2015. Généralement bien accueillis par la critique, plusieurs y louangeaient son dynamisme et sa réflexion sur les dérives de la société de consommation. Un brin misogynne, le film a su toutefois pointer du doigt nos travers bourgeois — autrement dit, il a su gratter là où ça fait mal. Croyant peut-être répéter ce bon coup, le cinéaste s'est entouré de la même équipe, soit Louis Morissette devant la caméra et en scénariste avec ses complices François Avaré et Jean-François Léger.

Qu'en est-il donc du résumé du *Guide de la famille parfaite*? Louis Morissette interprète Martin, un représentant d'une grosse compagnie d'assurance montréalaise qui a divorcé et refait sa vie avec une autre femme. Sa vie de banlieue est bien propre. Rien à signaler, si ce n'est que ce bon père de famille est obnubilé par la réussite. Il passe ses journées à déverser sa pression et ses lubies de performance sur sa jeune fille. L'adolescente aux allures de fille à papa trop sage dissimule néanmoins une anxiété due à cette pression sociale, prête à exploser à chaque instant. Avant que tout bascule, le spectateur est convié à découvrir les affres de la «surparentalité» par l'entremise d'une histoire verbuse trop souvent superficielle.

Avouons-le, le film souffre constamment du jeu de Louis Morissette. Cette mauvaise

performance est d'ailleurs son principal handicap. Entre éléments dramatiques et ingrédients comiques, le comédien et scénariste ne sait jamais sur quel pied danser, préférant se perdre dans des postures presque mécaniques et des dialogues surfaits. Morissette ne prend jamais le moindre risque, alors que son personnage aurait pu lui offrir l'occasion de s'éclater, de s'amuser et d'explorer d'autres avenues. Peut-être aurait-il fallu qu'il ne porte pas sur ses seules épaules cette mouture paresseuse. Le résultat est d'autant plus désolant quand on sait que Trogi a l'habitude de bien diriger sa distribution. Hormis le jeu tout en finesse d'Émilie Bierre (découverte très jeune dans *Catimini*) en ado torturée, le reste de la production est sans profondeur; les seconds rôles, fades ou bourrés de clichés.

Grande déception également sur le plan de la réalisation. Le cinéaste québécois tente de dissimuler les faiblesses d'un récit ultra-prévisible en noyant son œuvre dans une ribambelle de situations fourre-tout. Les blagues désincarnées tombent à l'eau. Les grosses ficelles sont visibles à dix lieues à la ronde. Ça tire dans tous les sens et le spectateur venu pour se divertir doit subir les réflexions frivoles d'un paternel en quête constante de reconnaissance professionnelle. C'est très ennuyant et jamais amusant, alors n'en rajoutons pas, la coupe est déjà pleine.▲